

Journée Mondiale de la Voix
Vendredi 16 Avril 2010
Hôpital Sainte-Anne
Grand Amphithéâtre de la C.M.M.E

L'effet mère de la voix

Isabelle GUILLAMET

Tout d'abord je souhaite remercier Claire Gillie d'avoir organisé cette journée qui nous donne l'occasion de croiser les discours à propos de la voix. Merci donc de m'avoir conviée à cette table ronde pour discuter avec vous entre autre de ce que j'ai intitulé l'effet-mère de la voix....de l'effet de la voix de la mère.

Il est vrai que la voix de la mère, la voix maternelle constitue un bain sonore pour le petit sujet. La voix de la mère est cette voix familière, douce et rassurante à partir de laquelle entre autre l'enfant grandit, se construit. Il s'agit là du côté de la voix de la berceuse, voix doucereuse....

Mais, n'y aurait-il pas un autre côté de la voix de la mère, autrement dit n'y aurait-il pas une autre version de cette voix, une version moins douce, moins rassurante ? C'est ce que je vais tenter de proposer ici, à savoir une autre version de l'effet-mère de la voix, et ce notamment à partir de l'enseignement de Lacan.

Si l'on suit Lacan, on s'aperçoit qu'il propose une version de l'Autre maternel dont il dresse un portrait plutôt inquiétant et obscur. Avec Lacan, on ne serait plus tout à fait du côté des effets de la voix douce et rassurante de la berceuse, pour reprendre cette image, mais peut-être d'avantage du côté d'un Autre maternel mortifère et donc d'un effet ravageur de cette voix. Je souhaite préciser ici que quand j'évoque cet Autre maternel mortifère, il ne s'agit pas de la mère elle-même, c'est à dire de la personne de la mère, la maman...non, il s'agirait plutôt ici de tenter de faire apparaître la figure inconsciente, l'instance psychique qui aurait cette affinité avec la voix et dont on pourrait interroger les manifestations, les effets dans la clinique...

Avant d'en venir à ces manifestations et ces effets de la version lacanienne de la voix de l'Autre, il me paraît intéressant d'évoquer (brièvement) ce que Freud apporte au sujet des voix et plus précisément au sujet des voix dites intérieures : c'est à dire ces voix qui s'invitent dans le quotidien de chacun, ces voix qui jugent, commentent, critiquent nos activités et qu'on pourrait désigner comme sorte de voix de la conscience comme l'indique Freud.

Ça me semblait intéressant de revenir sur ce point puisque Freud propose pour sa part un « effet père » de la voix puisque c'est plutôt une figure paternelle qu'il convoque pour expliquer ces voix intérieures.

En effet pour Freud il s'agirait là de l'effet des voix issues de l'instance psychique qu'il nomme surmoi, un surmoi qui, chez Freud, prend sa source à partir des interdits prononcés par les parents et plus particulièrement par le père de l'Œdipe. Autrement dit pour Freud, ce serait cette voix des interdits qui continuerait de s'exprimer à travers cette voix de la conscience. Je cite Freud :

« Le rôle qu'assumera plus tard le surmoi est d'abord joué par une puissance extérieure, par l'autorité parentale. (...) Ce n'est que par la suite que se forme une situation secondaire (...) où l'empêchement extérieur (ici la voix des interdits parentaux) est intériorisé, où le surmoi prend la place de l'instance parentale et où il observe, dirige et menace désormais le moi exactement comme les parents le faisaient auparavant pour l'enfant. »¹

Donc si l'on reformule la question en se demandant quelle voix est convoquée à travers cette petite voix de la conscience ? Et bien pour Freud, ce serait d'une certaine manière via ce surmoi, la voix des interdits paternels désormais intériorisées qui continuent d'observer, diriger et critiquer le sujet.

A partir de cette affinité entre voix et surmoi amenée par Freud, il me semble tout à fait intéressant d'interroger désormais la version lacanienne du surmoi par rapport à la voix de l'Autre.

¹ S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique, XXXI^e conférence, in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, folio essais, Gallimard, 1984, p. 87

Le surmoi lacanien n'est pas le surmoi freudien puisque Lacan en fait une instance bien plus archaïque, une instance d'avant l'Œdipe. Il s'agit d'un surmoi non plus issu de la figure paternelle comme chez Freud, mais d'un surmoi qu'il représente volontiers sous la figure d'un Autre maternel **mortifère**.

Je l'évoquais tout à l'heure, Lacan au fil de son enseignement va dresser un portrait inquiétant, sombre de cet Autre maternel. Un Autre du côté des lombes pour reprendre ce que nous a apporté Claire Gillie sur les lombes) association entre autre du signifiant ombre et limbes qui n'est pas sans rappeler ce lieu des enfants morts, un Autre à l'ombre de ce lieu mortifère. A suivre Lacan cet Autre serait d'avantage du côté de la Chose, qu'il reprend à partir du Nebenmensch de Freud, Nebenmensch c'est à dire cette personne d'à côté, cette présence à côté du berceau qui est à l'origine isolée par le sujet dans son expérience comme étant foncièrement étrangère, foncièrement Autre tout en se présentant comme la plus intime .

C'est également un Autre qui va s'avérer terrifiant par sa puissance. Pourquoi sa puissance ? Lacan nous explique que la prématurité du petit d'homme à la naissance, implique manque d'autonomie et donc une dépendance à l'Autre maternel. Il y a donc l'idée d'une Totale dépendance physiologique qui confère à l'Autre sa toute puissance, puisque l'enfant quand il est dans un besoin physiologique, quand il a faim par exemple, son manque d'autonomie lui impose ce besoin de l'intervention de l'Autre maternel pour répondre à ce besoin. L'enfant a faim, il crie, le cri comme pure manifestation sonore qu'implique son état de déplaisir interne, qui deviendra appel à l'Autre (cri « pour » comme le nomme Michel Poizat dans son admirable travail sur la voix), et à cet appel, la mère peut tout à fait répondre, comme ne pas répondre...

Je cite Lacan : « *Lorsqu'elle ne répond plus, lorsqu' en quelque sorte elle ne répond plus qu'à son gré, elle sort de la structuration, et elle devient réelle, c'est à dire qu'elle devient une **puissance**.* »² Elle devient ce quelque chose qui peut se refuser et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin, il s'agit par là d'une sorte de puissance de vie ou de mort sur le sujet. L'enfant est donc complètement appendu à ce réel de l'Autre maternel qu'elle devient, un réel qui ne répond qu'au grès de ses caprices...

Et au fond, même quand elle y répond, il faut souligner qu'elle interprète ce cri de l'enfant, autrement dit elle y répond aux grés de son propre désir à elle. On pourrait formuler sa

²J. Lacan, Le Séminaire Livre IV, La relation d'objet, Editions du Seuil, 1994, p. 68-69

réponse au cri de l'enfant par un : « *qu'est ce que je désire que tu veuilles, qu'est ce que je désire que tu me demandes ?* »

c'est donc bien depuis son désir **à elle** et de la place qu'occupe l'enfant dans son désir qu'elle répond. Et c'est ici très important de repérer quelle place occupe l'enfant dans le désir de cet Autre maternel selon Lacan.

Pour Lacan le désir de la mère est comparable à un désir vorace. Il utilise d'ailleurs la figure de la mère crocodile :

« Le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. C'est capital. Le désir de la mère n'est pas quelque chose qu'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes — c'est ça, la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça, le désir de la mère. »³

Donc pour Lacan le désir de la mère serait comparable à un désir d'engloutir l'enfant, de réintégrer son produit. La mère lacanienne serait une mère pour laquelle l'enfant incarnerait le phallus qu'elle n'a pas, et dit Lacan, l'enfant pourrait être assimilé à un fétiche qui la comblerait.

Dans cette logique, la voix de la mère lacanienne ne serait elle pas comparable à une voix qui appelle, convoque le sujet à occuper cette place là, c'est à dire la place d'un phallus qui la comble, une place par là mortifère dont le sujet doit s'extraire pour advenir au symbolique. Puisque pour que le sujet advienne au symbolique, advienne à la parole il doit avoir consenti de perdre cette part intime, ce morceau de lui même qui le ferait s'il n'était perdu, objet phallus de l'Autre maternel. Le sujet donc doit pouvoir se déprendre de cette place de toute jouissance mortifère d'avec la mère.

Voilà peut-être l'autre version de la voix maternelle... La voix de la mère comme voix qui appelle le sujet à occuper cette place, appel à venir s'abîmer dans ce lieu de toute jouissance empêchant au sujet par là d'advenir comme tel. Cette version des voix de la mère trouverait d'ailleurs son illustration dans le mythe des sirènes, ces êtres mythiques qui appellent de leur voix enchanteresses les marins à venir s'abîmer s'échouer sur leur territoire, un territoire de jouissance mortifère, un territoire de mort.

³ Séminaire 17, 11 mars 70

Et quels seraient les effets de cette voix de la mère ?

Je citerai ici G. Pommier :

« Un sujet naît en rejetant au dehors ce qu'il a de plus intime : une jouissance en excès qui l'anéantirait en l'identifiant au phallus maternel, symbole des symboles qui animeront la violence sexuelle des hallucinations. »

Ça nous introduit ici à la question des manifestations, des effets cliniques de la voix de l'Autre maternel mortifère avec la question des hallucinations, des voix hallucinées.

Tout à l'heure nous évoquions la version freudienne paternelle du surmoi avec les voix intérieures, voix de la conscience. Ici ce serait peut-être intéressant d'interroger la version lacanienne d'un surmoi cette fois maternel avec les hallucinations.

Les voix hallucinées sont ces voix que certains sujet entendent comme leur venant non plus de l'intérieure, mais bien sous les aspects de la voix d'un Autre que le sujet entend comme lui venant de l'extérieur...les sujets paraissent encombrés par ces voix de l'Autre, des voix dont ils ne parviennent à se déprendre qu'ils ne parviennent à faire taire pour pouvoir prendre la parole...la question des hallucinations sera sûrement reprise plus en détail avec l'intervention d'Emmanuel Konstantopoulos qui travaille sur la psychose... mais je souhaitais proposer l'idée d'articuler la voix de cet Autre maternel mortifère appelant convoquant le sujet à occuper une place de toute jouissance, et la question des voix hallucinées...

Pour Lacan dans l'hallucination, « *tout ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, au centre de la Verwerfung, (de la forclusion) reparaît dans le réel.* »⁴

Donc il y a pour lui l'idée concernant l'hallucination que ce qui n'advient pas au symbolique, c'est à dire ce qui n'advient pas au manque, (on pourrait parler du manque du manque), ce qui est rejeté du symbolique, fait retour dans le réel... sous les aspects de ces voix, qui vocifèrent, exhortent le sujet à une jouissance. Voilà peut-être un effet de cette voix maternelle mortifère : une voix comparable à un appel à venir occuper cette place de jouissance mortifère, une place depuis laquelle ce qui aurait dû être manquant et advenir au symbolique est rejeté et donc reparaît dans le réel via les voix hallucinées ?

⁴J. Lacan, Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Seuil, 1981, p. 21

Et la dimension du **rejet**, ce qui est rejeté du symbolique, me conduit vers la fin mon propos en évoquant la clinique de la féminité qui interpelle sur la question de l'effet mère de la voix côté fille, côté femme...

J'évoquais l'idée de se déprendre des voix de la mère, et justement, la fille, dans sa constitution subjective, dans son trajet subjectif c'est bien celle qui va devoir déployer une énergie folle pour s'extraire de cet Autre maternel. La fille est bien celle qui va devoir dresser des barrages contre la mère.

On sait que la fille comme le garçon a pour premier objet d'amour la mère mais que la fille elle, va devoir changer d'objet d'amour (c'est à dire se tourner vers le père), et Freud nous explique qu'elle entre dans l'Œdipe en rejetant la mère, c'est comme ça qu'elle peut enfin se tourner vers le père.

Freud évoquait aussi la persistance de la relation de la fille à la mère d'abord lié à un amour inconditionnel, puis relayée par une haine incommensurable. Il s'agit d'une haine quand la fille découvre que sa mère ne la pas pourvue d'un phallus. La fille découvre que cette mère est castrée, qu'elle est, comme elle, privée du phallus qu'elle lui supposait jusque là. Elle est privée d'un phallus qui aurait garanti la stabilité d'un monde qui disparaît laissant ainsi la fille dans l'impossibilité d'en faire le deuil... la privant du même coup de toute identification dans un monde où plus rien ne tient. Une haine donc envers cette mère qui ne cesse de ne pas lui indiquer le chemin de la féminité.

Donc la fille entre dans l'Œdipe par cette haine, en rejetant la mère, c'est comme ça qu'elle peut enfin se tourner vers le père nous dit Freud. Mais cette haine et ce rejet ne confèrent-ils pas d'autant plus de Puissance à cette Autre maternelle ? Cette haine ne rendrait-elle pas cet Autre d'autant plus nocif pour la fille plus en proie à cette figure surmoïque maternelle ? J'évoquerais ici le chantier de recherche ouvert par Lacan puis repris par Markos Zafiroopoulos. Ce dernier va radicaliser cette haine et ce rejet. Il radicalise le rejet comme forclusion laissant ainsi en plan dit-il dans le registre imaginaire et réel cette figure maternel qui par là, ne cesse de revenir sous la modalité de ce qui n'est donc pas symbolisé, par des voix par exemple, des voix hallucinées qui font retour dans le réel, on pourrait dire même des voix du ravages.

En conclusion, avec cette autre version de la voix de l'Autre maternel que j'ai tenté de faire entendre ici à partir de Lacan, à partir de la figure maternelle mortifère qu'il propose et à

partir des hallucinations comme retour dans le réel de ce qui est rejeté du symbolique...Ne pourrait-on pas proposer que l'effet mère de la voix serait peut-être aussi justement ce qui ne cesse de ne pas être éphémère, autrement dit ce qui ne cesse de revenir en l'occurrence dans le réel via les vocalises maternelles qui appellent le sujet encore et « en corps » à l'abîme, à la mort.